

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.



ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.

ÉTRANGER
Un an... 13 fr.

POUR LES ABONNEMENTS

Adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT

Deux fois, trois fois, quatre fois même disent les optimistes. Le succès de l'emprunt ne fait aujourd'hui de doute pour personne, il ne s'agit que de savoir combien de milliards de supplément nous seront offerts.

Le crédit de la France vient d'être éprouvé sur toutes les banques de l'Europe, il a résonné franc comme une pièce d'or pur, il a paru transparent, lumineux, solide comme un diamant, et il nous est permis de dire à nos vainqueurs rapaces :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Ce résultat merveilleux et prévu d'avance de la plus colossale opération financière que le monde ait jamais vue, ce triomphe de confiance qui fait offrir à notre pays trois milliards en quelques heures, c'est-à-dire près de cent francs par tête d'habitant, cette victoire remportée sur la ruine, qui témoigne de l'immensité de nos ressources et de notre force de vitalité, — ne sont-ils pas du goût de tout le monde ?

Quelques uns font des dédaigneux, les difficiles, les hargneux.

Ils n'osent point exprimer tout haut leur mécontentement, mais ils le dissimulent à peine sous des phrases guindées, des adjectifs douteux et des adverbes ambigus.

Ceux-là sont les monarchistes de haut poil qui n'admettent pas de patrie en dehors du gouvernement de leur choix, ceux-là sont ces profonds politiques qui vous disent sans crainte est besoin pour sauver la France ni de milliards, ni d'armée, ni d'instruction, ni de réformes : — il suffit d'Henri V.

L'emprunt n'a point le don de séduire, parce qu'il est lancé avec des affiches blanches portant en tête : République Française.

L'emprunt leur déplaît parce qu'ils ne peuvent plus voir en peinture, même en peinture de Mlle Jacquemart, ce malheureux Thiers auquel ils passaient jadis la main sur le dos, dans l'espoir de lui faire faire ron-ron ;

Ces milliards offerts à pleines caisses et à pleines pelles, ces milliards les offensent parce qu'en les flairant, ils y trouvent point l'odeur de sainteté nécessaire.

Il leur répugne de penser que le pays se tire de son mauvais pas et de son ornière, sans l'intervention du Droit Divin, et l'idée que le succès de l'emprunt peut jeter quelque lustre sur un gouvernement intitulé République, les met dans une fureur blanche difficilement contenue.

D'autre part les officieux, ces éternels maladroits, les amis d'antichambre et les lanceurs de pavés d'ours exhaussent leur faux-col, embauchent une trompe triomphale et cornent à tous les échos :

« Immense succès ! Dix milliards en deux heures ou les bienfaits du gouvernement de M. Thiers !

« Sans M. Thiers pas de crédit, pas de confiance, pas de milliards.

« Avec M. Thiers crédit illimité, confiance sans borne, milliards sans fin !

« Hip, hip, hurrah pour M. Thiers !

Feuilletez les gazettes du temps passé, et vous verrez qu'on a dit les mêmes choses :

- De Napoléon III ;
 - De Louis Philippe ;
 - De Charles X ;
 - De Louis XVIII ;
 - De Napoléon Ier etc.
- Les gouvernements aussi bien que les

partis sont incorrigibles, ils ne peuvent se défaire de ces mauvaises habitudes de rapporter à eux la pluie, le beau temps et la santé publique.

Ils ne peuvent se débarrasser de ces joueurs de flûte qui vous racontent solennellement : — Le blé pousse, les fruits mûrissent, la vigne monte, les foins sont superbes : Vive Machin !

Eh bien non, — pas vive Machin ! Car neuf fois sur dix Machin n'est qu'un obstacle à la prospérité publique.

Car neuf fois sur dix Machin met des bâtons à travers les roues et des pavés sous les pieds.

Neuf fois sur dix Machin est entêté, maladroit, obstiné, arriéré et rétréci.

Neuf fois sur dix le pays se tire d'affaire tout seul, non pas à cause de Machin, mais malgré Machin.

Sachons une fois pour toutes, regarder les choses positivement, nettement et bien en face.

La réussite de l'emprunt est assurée c'est entendu, les milliards vont affluer dans nos caisses publiques avec des débordements à étonner le Pactole, c'est probable ;

Mais la gloire n'en revient :

Ni à l'Assemblée qui depuis dix-huit mois s'agit dans le vide et dans la stérilité, se diminue, se décompose en luttes de partis, en divisions haineuses et passionnées, en conspirations de couloir, en intrigues inavouées et inavouables ;

Ni au gouvernement qui flotte indécis, sans but positif et sans boussole du Centre Droit au Centre Gauche ;

Ni à M. Thiers dont le patriotisme et les intentions louables sont combattus, amoindris, réduits à néant, par ses entêtements, ses colères, ses déplorables manières économiques imposées la démission sur la gorge, les quelles viennent dessécher

les sources de la richesse publique au moment même où nous demandons des milliards.

La gloire en revient tout entière, sans qu'il faille en détourner un atome, une miette, à notre robuste et généreuse nation qui se redressait seule pendant qu'on délibérait sur les cataplasmes à lui appliquer, qui travaillait pendant que d'autres bavardaient et se disputaient, qui marchait hardiment en avant pendant que ses guides s'attardaient à tous les carrefours, à tous les coins de route et à toutes les broussailles.

A qui prête-t-on cette somme énorme de trois milliards ?

Pas plus à M. Thiers qu'à l'Assemblée ; Pas plus à M. de Goulard qu'à M. Pouyer-Quertier.

On les prête à la France, à la France senile, à la France laborieuse, active, industrielle et féconde.

Tout cela nous l'avons dit déjà, mais nous prenons plaisir à le répéter, car c'est une consolation, un rafraîchissement et un espoir, au milieu de tant de choses mortes, de sentir battre plus puissamment que jamais le cœur vigoureux et vivace de notre chère patrie.

Jacques BARBIER

Bigarrures

La nomination des conseillers d'Etat continue à être le jeu innocent auquel se livrent nos députés, dans l'intervalle de leurs séances, en guise d'intermède comique.

Cela rappelle les affiches de spectacles : Pendant l'entracte, un artiste amateur imitera les cris de divers animaux.

Pendant l'entracte, on nommera des conseillers d'Etat.

A l'heure où nous écrivons, par une chaleur

John Bull — Prenez-moi de grâce ce portefeuille de bank-note.

La France. — A quel taux ?

John Bull. — Comment, à quel taux ? 84,50

La France. — Vous me disiez : on ne compte pas !

John Bull. — Manière de parler. Vous ne me supposez pas la naïveté de faire le pied de grue à votre porte pour des coquilles de noix. A dix-huit pour cent, je suis votre serviteur de tout mon cœur.

La France. — Quelle générosité, voisin !

John Bull. — Vous en convenez ?

La France. — Je n'ai qu'un regret, c'est que vos écus de magnanimité ne se soient pas manifestés quinze mois plus tôt.

John Bull. — Pâgez-vous, nous vous avons fait l'honneur de vous en servir.

La France. — Sept pour cent et quarante millions de commission, — cela rentre dans vos prix.

John Bull. — A peu près, et puis nous étions fort occupés à cette époque.

La France. — En vérité ?

John Bull. — Oui, la question de l'Alabama...

La France. — Justement ce que me disait votre ennemi John Bull.

John Bull. — Ah, le gaillard s'y connaît ! Fichure, l'heure de la Bourse : vous gardez le paquet, entendu ?

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LA GRANDE RUINÉE !

Il est quatre heures du matin.

Une foule serrée, compacte, étouffée, se presse, se bouscule, s'écroule devant la porte de cette haute maison déserte jadis, isolée, abandonnée comme une léproserie, comme un logis de pestiféré.

Il sont là, venus de tous les pays, de tous les coins du globe, attendant avec une impatience fiévreuse l'ouverture de la porte, sollicitant l'honneur d'être reçus par cette infatigable vaincue, cette malheureuse écrivaine, qu'ils ont laissée gisant à terre, sans qu'aucun d'eux daigne lui tendre la main ou lui faire l'admiration d'un regard de compassion.

Heureux encore, la pauvre blessée, quand on ne lui détachait pas quelque dernier coup de pied en passant.

Aujourd'hui, ils ont passé la nuit à attendre, non pas dans l'antichambre, mais dans la rue, non pas sur une banquette, mais sur le pavé.

Huit heures, la porte s'ouvre.

Une énorme poussée se produit, et le premier venu est lancé comme un catapulte dans la salle où la maîtresse de logis reçoit ses visiteurs intéressés.

— Quoi, c'est vous, Jonathan ?

— M. Jonathan, votre dame, arrivé de Boston sur le dernier paquebot. Débarqué au Havre, à

9 heures 45 minutes, j'ai pris l'express à 9 heures 48 ; après un dîner qui a duré 17 minutes 39 secondes, grog compris, je suis venu avant tout le monde me camper devant votre porte, l'heure de l'ouverture m'a trouvé le premier et me voilà suivi de quatre nègres vous apportant mes sacs de dollars.

— Vraiment, je suis confuse d'un pareil empressement.

Jonathan. — Bah, entre républiques on doit s'aider, et nos sommes heureux, nous autres Américains, de rendre à la France un petit service...

— A six pour cent, sans compter la prime et la hausse...

Jonathan. — Dans les affaires sont les affaires !

La France. — Vous me l'avez appris, mon cher Jonathan : le jour où il n'y avait pas d'argent à gagner avec moi, je ne vous ai trouvé nulle part...

Jonathan. — Nous étions fort occupés à ce moment-là : la question de l'Alabama...

La France. — Empêchez les paquebots américains d'arriver au Havre à 9 heures 45...

Jonathan. — Précisément.

La France. — Et vos hommes d'Etat ne venaient l'express que pour porter à l'empereur Gambette les lettres de félicitations de votre président Grant.

Jonathan. — Que voulez-vous, ma chère dame, on vous croyait morte, et les soutiers d'un mort...

La France. — C'est entendu. Aussi, vous me permettez de ne pas me mettre en frais de recon-

naissance vis à vis de vous.

Jonathan. — Non-seulement, j'en veux le permis, mais je vous y engage. La reconnaissance est la plus coûteuse des dettes politiques.

La France. — Pas pour vous, puisque vous ne la payez pas. Vous savez que j'ai toujours en portefeuille votre billet souscrit en 1788.

Jonathan. — Une étourderie, nous étions tellement jeunes... Aujourd'hui, du reste, il y a prescription commerciale et légale : donc, nous ne devons rien.

La France. — Parfaitement raisonné. A nous, mettez à vos sacs de dollars...

Jonathan. — Et je ne vous demande qu'une chose, c'est de les garder tous.

La France. — Je ne vous promets pas : je suis tellement malheureuse que d'autres âmes charitables comme vous pourraient bien m'apporter plus d'argent qu'il ne m'en faut.

— Ouf ! j'ai failli étouffer !

La France. — Pauvre John Bull ! D us quel état ! Sont sang et rouge comme un coq...

John Bull. — Une course échevée, six heures d'attente par trente huit degrés à l'ombre, et la rage de me voir devancé par cet intrigant de Jonathan !

La France. — Vous êtes trop aimable, en vérité, de vous exposer pour moi à un pareil supplice !

John Bull. — O'fice de bon voisinage. On ne compte pas avec ses amis.

La France. — Quoi, vous seriez disposé à me prêter...

à dégeler le nez d'un invalide, quatorze de ces messieurs sont sortis de l'œuf.

Ils se nomment... mais à quoi bon ?

Sauf M.M. Odilon Barrot, Andral et Anatole de Ségur,

Sij'en connais pas un, je veux être étranglé.

Et nous apprendrions à nos lecteurs que M.M. Collignon, Goussard, Marbeaud, Le Trésor de Laroque, etc. font partie du nouveau Conseil d'Etat, qu'ils n'en seraient pas plus avancés sur les destinées du pays.

Du reste, puisqu'il est entendu que ces nominations ne sont qu'un simple amusement et n'ont d'autre prétention que celle de faire rire, on pourrait rendre la chose plus franchement bouffonne, en lui prêtant les agréments du classique jeu de loto :

Odilon Barrot, les jambes de ma grand'mère.

A rôtie de Ségur, les cocottes, etc.

Pendant qu'on est en train de « rigoler », pourquoi ne pas s'y mettre franchement ?

En apprenant la tentative d'assassinat contre le roi Amédée, tous les gens raisonnables se sont écriés :

Comment diable cela n'est-il pas arrivé plus tôt ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, en effet, dans cette aventure, c'est qu'un prince ait pu rester dix-huit mois sur le trône d'Espagne sans avoir été poignardé ou tromblonné une demi-douzaine de fois.

Quant au crime lui-même, chaque parti s'efforce naturellement de le camper sur les épaules de ses adversaires.

La justice qui « informe », suivant le cliché connu, apportera-t-elle des révélations suffisantes pour nous apprendre si cet assassinat fait partie des manœuvres militaires des Carlismes, ou doit être mis à la charge d'un des sept cent soixante-quinze partis qui divisent la Péninsule Iérique ?

C'est fort douteux, étant connu qu'en Espagne les assassinats politiques ne se découvrent jamais, — à preuve : le meurtre du général Prim, accompli en plein soleil, et dont les auteurs se promènent tranquillement, les mains dans leurs bonnes poches.

Dans tous les cas, il est intéressant, éducatif et instructif, d'étudier les appréciations de certains journaux légitimistes, par conséquent ultracouservateurs, l'*Union* par exemple, — lesquels écrivent tranquillement :

« La tentative d'assassinat est un premier avertissement de Dieu, etc. »

Un premier est joli, alors, le second ?

Pauvre Seigneur-Dieu, à quelles sauces on le met ?

L'empereur Guillaume en fait un massacreur d'hommes, une sorte d'écorcheur sinistre, et l'*Union* n'est pas éloignée de le mettre à la tête d'une troupe de bandits.

Après le Dieu des armées, le Dieu des assassins.

Si le bon Dieu ne se fâche pas, il faut qu'il soit d'une douceur qui passe toute mesure, ou qu'il professe à l'endroit de certains de ses dévots un mépris assez profond pour dédaigner de leur infliger des « avertissements. »

Un autre personnage qu'on « a failli assassiner est le vice-amiral Gueydon, gouverneur de l'Algérie.

Les coupables sont connus : ce sont ces journalistes facetieux en quête de bonnes plaisanteries, qui vous tuent un homme en quatre mots lorsqu'ils n'ont plus rien de gai à se mettre sous la plume.

On voit d'ici l'explosion de joie et de contentement que ces bonnes nouvelles doivent provoquer dans les familles et parmi les amis des victimes de ces exécutions sommaires.

L'inhumation anticipée du vice-amiral Guey-

La France. — Repassez demain, il y aura probablement de trop ; mon caissier vous rendra le reste.

— Il n'est pas facile, belle dame, d'arriver jusqu'à vous.

La France. — En effet, un peu d'encombrement sur l'escalier. Quand êtes-vous parti de Vienne, meinherr ?

— Avant-hier ; j'ai passé soixante heures en chemin de fer, et j'arrive au débarcadère de la gare de Strasbourg, pensant me trouver au premier rang, mais d'autres, paraît-il, s'étaient levés plus matin.

La France. — C'est dans l'adversité qu'on connaît les vrais amis, et je ne m'étonne pas de vous trouver dans le nombre.

— Vous savez, madame, que l'Autriche a toujours eu pour la France une sympathie secrète.

La France. — Tellement secrète que je ne l'ai jamais trouvée.

— Pouvez-vous dire, madame, lorsque je viens de subir soixante heures de chemin de fer pour vous apporter....

La France. — Vœux ?

— Le fond de ma bourse, quelques milliers de thalers...

La France. — De la monnaie prussienne...

— Allemande, madame !

La France. — C'est tout un. Vous ne trouvez pas de placements en Autriche ?

— Beaucoup, au contraire...

La France. — Aurais-je vraiment à vous remercier ?

don a duré 48 heures, après quoi il a été constaté officiellement que le gouverneur de l'Algérie se portait mieux que notre colonie et n'avait jamais cessé de vivre, — même une demi-minute.

Bonne besef.

Le sergent-major Boeltz, le courageux défenseur du fort de la Petite-Pierre, vient d'être décoré de la Légion d'honneur.

De plus, il doit dîner à la table présidentielle, Mlle Dosne désirant lui remettre au dessert la croix des braves.

C'est très-bien. — Seulement, pourquoi le sergent-major Boeltz rest-t-il sergent-major, pourquoi n'est-il pas nommé sous-lieutenant ?

Avez-vous beaucoup d'officiers dans l'armée qui aient fait preuve de sang froid, de l'intrépidité et de la résolution du sergent-major Boeltz ?

Quand on voit le général Frossard rester vice-président du comité de fortifications, et le sergent-major Boeltz rester sergent-major, cela vous donne une singulière idée des réformes militaires.

Il faut que le sergent-major Boeltz soit nommé officier.

Pour finir, une nouvelle bien étonnante, que nous ne publions que sous les plus amples réserves, à cause de son invraisemblance.

La ville de Dijon ouvre une souscription pour élever une statue au maréchal Vaillant !

Une statue ! en ce moment ! une souscription pour une statue ! Ah ça, les Dijonnais n'ont donc pas des compatriotes incendiés, brûlés ou ruinés par les Prussiens !

Une statue ! Nous pensions que le temps des statues était passé, pour quelques années du moins.

Encore une illusion qui s'en va.

ZÈDE.

M. Edouard Millaud, député du Rhône, dont nous avons cru devoir blâmer l'attitude dans les discussions économiques de ces derniers jours, nous adresse, en réponse à nos critiques, la lettre suivante que nous accueillons avec empressement :

Monsieur le rédacteur en chef,

En vous adressant tous mes remerciements pour votre courtoisie habituelle, je m'empresse de rectifier une erreur d'appréciation qui s'est glissée dans votre journal, dimanche dernier.

Loin de vouloir prendre place parmi les députés qui sacrifient aveuglément leurs convictions à M. le Président de la République, je suis au contraire de ceux qui n'ont cessé de défendre la liberté commerciale.

Persuadé que frapper les matières premières et revenir ainsi par une voie oblique au régime de la protection, c'est jeter le trouble dans notre industrie, ruiner notre commerce d'exportation et tarir une des plus abondantes sources de la richesse nationale, j'ai voté et je voterai, en toute occasion, contre toute proposition de loi qui nous exposerait à de pareils maux.

On ne fait pas sans péril des expériences législatives qui peuvent avoir pour résultat d'arrêter complètement certaines branches de la production française.

J'estime que sous un gouvernement républicain qui plus que tout autre, doit puiser sa force dans le travail et dans la liberté, il est de bonne politique d'assurer l'avenir moins par des expédients éphémères que par la défense des vrais intérêts du pays.

Il me paraît donc élémentaire de résister au pouvoir qui s'égare et de soutenir contre lui sans défaillance ce qu'on croit être le bien.

Pour éviter l'impôt sur les matières premières, il fallait trouver à l'Etat un autre système de recettes. L'impôt sur le revenu se présente comme le plus

équitable et le plus productif.

J'ai voté, de préférence à toute taxation sur le chiffre des affaires, l'amendement Casimir Périer ayant pour objet d'atteindre les bénéfices de la banque, du commerce et de l'industrie.

Le salut était dans cette voie.

L'Assemblée n'a été conduite par M. Thiers à l'impôt sur les matières premières que parce qu'elle n'a pas eu le courage de choisir entre l'impôt sur les revenus ou le revenu et la contribution douanière.

L'impôt sur le chiffre des affaires qui ne distingue pas entre le succès et la ruine d'un négociant, et frappe brutalement même l'industriel qui ne réalise aucun bénéfice, était un déplorable remède. Je l'ai repoussé par des idées de principe.

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Edouard MILLAUD, Représentant du peuple.

1872, 23 juillet. Versailles.

Les déclarations très précises et très franches de M. Millaud nous causent d'autant plus de plaisir que nous avons été péniblement affecté de son semblant d'hésitation dans une question qui intéresse à si haut point le département dont il est l'un des représentants.

M. Millaud a donc voté contre l'impôt sur les matières premières, et il a bien fait.

Malheureusement, ce vote de la dernière heure, ainsi que nous l'avons expliqué déjà, devait être forcément stérile puisque M. Thiers ayant eu la précaution insidieuse de faire rejeter tous les impôts précédents, il ne restait plus pour équilibrer le budget que l'impôt sur les matières premières.

Et c'est à ce point de vue, c'est pour éviter cette carte forcée qu'il nous paraissait logique de la part des députés libres-échangistes en général, et de M. Millaud en particulier, de voter pour l'impôt sur le chiffre d'affaires, puisque c'était la dernière branche, la dernière perche, la dernière planche de salut, le dernier bastion qui défendit encore le libre-échange.

Il serait trop long d'aborder la discussion économique de l'impôt sur les chiffres d'affaires.

Cet impôt a ses inconvénients sans doute, mais, en résumé, il frappe réellement les bénéfices du commerce, car nous admettons difficilement que les négociants se livrent à des transactions sans rien gagner, sans réaliser des bénéfices, par amour de l'art !

Sans doute, il y avait des catégories à établir suivant les genres de commerce ou les branches d'industrie.

Un pharmacien qui fait soixante mille francs d'affaires, gagne trente mille francs net, c'est connu.

Pour arriver au même bénéfice, un marchand de soie est obligé de passer par plus de trois millions de transactions.

Mais ces catégories-là n'étaient pas plus malaisées à établir que les catégories de patentes et de loyers.

En résumé, tout en respectant les convictions des adversaires de l'impôt sur le chiffre d'affaires, la question économique se posait devant l'Assemblée dans les termes suivants :

Impôt sur le chiffre d'affaires.

Impôt sur les matières premières.

Ou déficit du budget.

Il n'y avait pas d'autre choix.

Or, à notre sens, il était d'une bonne tactique, entre deux impôts, de voter le moins mauvais, le moins pernicieux, pour arriver plus sûrement au rejet de l'autre, de l'autre qui se trouvait le dernier ;

Entre deux principes, de sacrifier le plus douteux au plus certain, le plus contestable au plus essentiel, au plus fondamental.

Un homme se trouve dans cette situation éminemment désagréable de recevoir un coup de fusil ou un coup de bâton.

Tous les gens raisonnables lui conseilleront d'opter pour le coup de bâton.

M. Millaud ne veut ni des coups de bâton, ni des coups de fusil : cela se conçoit.

Mais, puisque nous étions forcés de recevoir l'un ou l'autre ! En volant d'abord contre l'impôt sur le chiffre d'affaires, ensuite contre l'impôt des matières premières, le résultat forcé était que ceci tuait cela.

Nous reconnaissons volontiers par conséquent que notre estimable et sympathique député n'a failli personnellement à aucun de ses principes libres-échangistes, mais peut-être n'a-t-il pas manœuvré assez adroitement pour en assurer la sauve-garde.

J. B.

Les milliards de la guerre

On va nous demander demain trois milliards deux cents millions.

Nous les donnerons, c'est entendu.

Comme cela se fait d'ordinaire, il s'est rencontré des amateurs de statistique pour calculer que trois milliards cinq cents millions de pièces de vingt sous ajoutées bout à bout, couvriraient en superficie tant de kilomètres carrés, en pièces de cinq francs produiraient une chaîne assez longue pour entourer tant de fois le territoire français, en pièces de vingt francs s'élèveraient à tant de mille mètres au-dessus de l'Himalaya, en billets de banque de mille francs nécessiteraient une consommation de tant de rames de papier, etc., etc.

Tout cela sans doute est palpitant d'intéret, mais il y aurait selon nous une statistique plus instructive à faire, laquelle consisterait à calculer le nombre d'œuvres utiles et productives qu'il eût été possible d'accomplir avec les milliards que depuis vingt ans nous avons dépensés sur les champs de bataille, — avec les milliards de la guerre.

Ces milliards atteignent au bas mot le total de douze ou quinze.

Additionnez la Crimée, l'Italie, la Chine, le Mexique et la Prusse, et vous arriverez largement à ce chiffre même en négligeant les centimes.

Quinze milliards.

A-t-on essayé jamais de se rendre compte de la somme d'utilité, de progrès, de bien-être, d'améliorations qu'il était possible d'obtenir, de réaliser et d'accomplir avec quinze milliards ?

Quinze milliards produisant sept cent cinquante millions de revenu au denier cinq ?

Avec quinze milliards on pouvait construire assez de chemins de fer pour que pas une bourgade ne fût privée de son train spécial matin et soir ;

Avec quinze milliards on pouvait transformer tous les chemins de France en routes larges, unies et sablées comme les allées d'un parc ;

Avec quinze milliards on pouvait payer la dette des quarante mille communes de France y compris celle de Paris, malgré M. Hausmann, y compris celle de Lyon, malgré M. Vaisse, malgré tous nos municipaux ;

Avec quinze milliards on pouvait mettre en culture tous les terrains vagues et improductifs de notre territoire, dessécher tous les marais, assainir toutes les plaines et délivrer le pays des fièvres paludéennes ;

Avec quinze milliards on pouvait libérer les terres de nos campagnards des dettes by-

que toutes les richesses.

La France. — Et cela coûte moins.

— Y aurait-il place encore pour quelques piastres ?

La France. — Jusqu'au Turc qui s'est relevé !

— J'entrerais, tarteifi, mein Got, sacrament...

La France. — Attention aux poches, voilà la Prussienne.

— Che feux qu'on brenne mon archevê à six cent, avec la brime, la hanse, le reste et tous les bénéfices.

La France. — Comment, misérable, oser venir ici, jusque chez moi !

— Che ne temente qu'à gagner de l'archevê sur l'embrunt.

La France. — Oai, me prêter les milliards que je vous dois. Intéret sur le prêt, intéret sur la dette : — de l'usure en partie double.

— Chustement.

La France. — Trop tard malheureusement pour votre honnête combinaison.

L'emprunt débârdé ! La grande Nation est démembrée et mutilée, mais — les morceaux ca sont bons.

L. LECHE.

fiesso merveilleux pour deviner les pensées intimes...

La France. — ...qui dictent le dévouement des Français du Nord. — Mettez vos sacs dans ce coin et faites un peu place, je vous prie, car j'ai perçus encore d'autres amis.

— Ze ne suis pas riche, signora, mais tout ce que ze possède...

La France. — Allons, voilà un gaillard qui a oublié Solférino, mais qui se souvient que mon billet de banque fait huit pour cent de prime en Italie.

— Voulez-vous, ma chère fille, m'inscrire pour une petite rente...

La France. — Quoi, votre Sainteté daignerait prêter à un « soi-disant » gouvernement ?

— Mes petites épargnes du denier de St Pierre, elles sont venues de France, il est juste qu'elles y retournent.

La France. — En six pour cent et avec prime. Au moins, bénissez-moi !

— Senora, senora !

La France. — Comment, vous aussi, don Henriquez de Costival del Piombio de Guadajarra ?

— Cent cinquante duros, renora, mes deniers duros, que j'ai déterrés ce matin à votre intention de mes immenses domaines : dix mille hectares d'éternel, mais pas un arbre fruitier !

La France. — Vos derniers duros, et vous ne les gardez pas pour Don Carlos ?

— Carlos a mon dévouement, cela vaut mieux

On se rappelle, à Lyon, le succès des lectures et récitations poétiques et dramatiques de Mme Amélie ERNST, lectrice en poésie des Cours de la Sorbonne. Nous apprenons que Mme Ernst donnera une séance populaire dimanche 28 courant, à 8 heures 1/2 du soir, au Palais-des-Arts.

sonnages ayant depuis longtemps quitté le théâtre, soit de jeunes gens qui l'abordaient pour la première fois, sans aptitudes spéciales, soit enfin d'acteurs sifflés un peu partout, — la troupe versaillaise est loin d'avoir obtenu les succès qu'elle espérait, et malheureusement, sauf de très-rare exceptions, son ensemble est devenu de plus en plus mauvais, malgré des répétitions fréquentes et les encouragements d'un public indulgent qui ne demandait qu'à applaudir.

Malheureusement aussi, sans se préoccuper du goût des spectateurs payants, les artistes ont tenu à ne jouer que leurs propres ouvrages, comme s'il était possible d'être à la fois auteurs et acteurs parfaits.

La dernière saison théâtrale 1870-1871, avait été marquée déjà par des échecs nombreux, celle de 1871-1872 n'a compté que des chutes.

Les deux plus remarquables ont été : *Les Magistrats*, comédie en trois actes et *Les Brigands du désert* ou *les associations confondues*, drame en cinq actes, qui n'ont pu être joués en entier. L'intrigue de ces ouvrages était si compliquée, si mal conduite, le dialogue si mou, le style si ennuyeux qu'on a dû renoncer à les représenter. De plus, les rôles tenus presque uniquement par des pères nobles ou des ducs, étaient mal sus et mal interprétés. L'un des régisseurs, M. Dufaire, a été chargé de remanier *Les Magistrats* et *Les Brigands du désert*, pour

en faire des œuvres supportables. Y réussira-t-il ?

Une pièce sur laquelle la troupe comptait beaucoup a eu quelques récrémentations : *Le Souterrain* ou *L'Internationale*, drame en quatre actes et dix tableaux, joué par les principaux artistes. A cette occasion, quelques vieux décors ont été brochés, au 6e tableau, le grand ballet de la Commune éclairé au pétrole, et le 10e tableau figurant l'incendie de Paris, témoignaient de certaines aptitudes de mises en scène.

Les autres actes, pleins de longueurs, de tirades ampoulées, ont généralement peu séduit et *L'Internationale* qui avait débuté comme un succès est allée rejoindre ses aînées dans les cartons de la direction, d'où on ne l'a pas encore retirée.

La troupe de Versailles, pour introduire un peu de variété dans son répertoire, a également monté l'opérette.

On a donné un jour *Pochard et Pompette* ou *Les deux ivrognes*, bouffonnerie en un acte, avec une petite musique dont les airs d'une facture commune et prétentieuse à la fois, ne révèlent pas de grandes facultés musicales chez ses auteurs ; quant aux paroles, elles n'avaient pas le sens commun.

Du moment où les artistes voulaient rire un peu entre eux, il fallait qu'ils confiaient leurs livrets à MM. Chivot et Duru et leur musique à M. Hervé ou à M. Offenbach. Aux Variétés ou au Palais-Royal, *Les deux ivrognes* auraient pu réussir, mais au théâtre de Versailles ils étaient déplacés.

Nous préférons de beaucoup le grand-opéra, composé par M. Thiers, sur les paroles de M. d'Arnim : *L'Emprunt*, en cinq actes et un ballet, chanté par toute la troupe, avec des chœurs très-nourris, où le fort ténor de Goulard a lancé des notes si élevées.

Par exemple, les frais de décors, de costumes, d'orchestre, d'éclairage, de trucs, etc., sont tellement considérables, qu'il sera impossible de faire tenir l'affiche longtemps à cet opéra.

Nous avons eu en outre : *Le Directeur mécontent* ou *les Conseillers d'Etat*, vaudeville nouveau en trois actes, avec couplets de sortie et de rentrée, que les comiques ont vivement enlevé, quoique la pièce soit dépourvue d'intérêt pour le spectateur, et que son point de départ soit aussi faux que possible.

La grande pièce militaire est venue à son tour après des répétitions, des ajournements infinis. Des bruits de coulisses faisaient espérer pour *Les soldats de la France* ou *Les Volontaires de 92*, ou *le Service obligatoire*, ou *la Mort du remplacement*, un vrai succès. Mais, hélas ! tout le monde a voulu travailler à cette pièce patriotique, les entêtés, les incapables, les broûillons. — Bref, le rideau s'est levé sur une série de vieilles scènes de cirque, sans lien entre elles, sans esprit et sans portée.

La déconvenue des spectateurs a été cruelle. Enfin, l'ouvrage le plus important de l'année est sans contredit la tragédie sur laquelle la toile vient de tomber.

Cette tragédie, — *L'Orpheline*, à la représentation de laquelle on ne pensait plus de voir assister, a fini par voir le jour de la rampe.

Ses auteurs, malgré l'opposition de presque toute la troupe, l'ont fait répéter, apprendre et jouer, — et, qui plus est, en sont particulièrement fiers, ce dont il est difficile de se louer, car jamais plus détestable ouvrage n'a paru sur la scène.

C'est un désastre pour l'art. Montrer au public une pauvre orpheline appelée *Matière première*, poursuivie sans relâche par deux ennemis acharnés à sa perte, succombant sous leurs coups, abandonnée de ses défenseurs naturels, déveillé sur un théâtre les moyens détournés, odieux, par lesquels le vice peut triompher de la vertu, — c'est plus qu'une mauvaise pièce, c'est une mauvaise action.

Si un tel spectacle a clos la saison théâtrale 1871-1872, on se demande quelle triste surprise les artistes de Versailles nous réservent pour la réouverture en novembre ?

Et dire que les engagements de la troupe ne sont pas expirés !

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés
L'administrateur-gérant, A. ALRICY.

LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 3.

EXPOSITION DE LYON 35 Ans de Succès GALERIE V
ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES
Elixir suprême pour la digestion, les maux d'estomac, les nerfs, etc.
Avec quelques gouttes de ce cordial puissant, dans un verre d'eau sucrée, bien fraîche, on obtient une boisson calmante, agréable, saine, rafraîchissante et peu coûteuse. L'Alcool de Menthe de Ricqlès est surtout indispensable
PENDANT LES CHALEURS
où les diarrhées sont si fréquentes par les excès de boissons et l'abus des fruits. C'est un préservatif puissant contre les affections cholériques et épidémiques.
Aucune eau de toilette ne rafraîchit l'épiderme et ne calme la transpiration comme l'Alcool de Menthe de Ricqlès.
En flacons et demi-flacons portant le cachet et la signature de H. de Ricqlès, cours d'Herbouville, 9, à Lyon.
Dépôts dans toutes les principales pharmacies, maisons de parfumerie et d'épicerie fine. Se méfier des imitations et exiger sur chaque flacon la signature de H. de Ricqlès.

CHANGEMENT DE DOMICILE
MACHINES A COUDRE
I. LECOMTE
mécanicien
LYON
33
Rue St-Pierre
Ci devant rue St Dominique, 14
LYON

CONSTIPATIONS, GASTRITES, GASTRALGIES, CRAMPES D'ESTOMAG
Prévenues et radicalement guéries par le
CAFÉ HYGIENIQUE CHAPOIX
Dépôts à LYON
Chez Clavelier et Cie, 1, place des Jacobins.
Arroud, 2, rue Lanterne.
Poizat, 12, rue Constantine.
Simon, 89, rue de Lyon.
Ferrand, place de la Charité.
Cazeneuve et Lestra, 26, rue Lanterne.
Entrepôt général à Paris, chez BRETON, droguiste, 8, rue Rayenne, au Marais.
PRIX FIXE à FIGARO PRIX FIXE
GRAND CHOIX de Confection pour hommes et enfants. — Chaussures et Chapelles en tous genres, Cours de Brosses, 14 Quillatière.

EAU DENTIFRICE ANATHERINE
DU DOCTEUR J. G. POPP,
MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE
Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.
Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le mal ne commence à s'y attacher ; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermi les dents chancelantes, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons : 4 fr. et 2 fr. 50 — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

AU GRAND BALLON
RESTAURANT Salles et Salons de famille, Jardins, Terraces
Jeux de Boules.
Rue de la Quarantaine, 14

PHARMACIE GODDARD et PUY, RUE SULLY, 51, LYON
DYSSENTERIE LA poudre américaine de PUY fils, guérit dans les 24 heures les Dysenteries les plus opiniâtres qui ont résisté à tous les meilleurs traitements. — Prix, 1 fr., et pour enfant, 1 fr. 25. — Dépôt dans toutes les Pharmacies.
VER SOLITAIRE Remède infailible pour faire expulser vivant le ténia ou ver solitaire. Prix : 10 fr. Une seule dose suffit toujours.

EAU M. LI SE
IATHIA
Gontre apoplexie, vertiges, va peur, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, cholera, etc., etc.
EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers commerçants.

OFFICE DU COMPTANT
1, Rue-St-Georges, Paris. Reçoit dès à présent les Souscriptions à L'EMPRUNT qui va être émis prochainement pour la Libération du Territoire, et garantit à ses Clients l'intégralité de leur Souscription. — Envoi sur demande du Prospectus relatant les conditions.

Insecticide Vicat
Les Cafards, les Punaises sont détruits en projetant avec l'insufflateur sur les groupes d'insectes cachés le jour, la poudre INSECTICIDE VICAT. Elle tue aussi les puces, poux, arctes, fourmis, en saupoudrant avec le flacon dont on a percé de petits trous la capsule, les lits, les étoffes, les chiens, chats, volailles, fourrures.
L'Insecticide Vicat, le premier et le seul garanti par la signature de l'inventeur, se vend en flacons à Paris, 123, rue St-Denis, à Lyon, 18, rue Bugeaud et chez tous les épiciers.

Maison T. RIVOLLET, 9, rue St-Pierre, Lyon
BRONZES ET BRONZES COMPOSITION
Spécialité de Lampes à Modérateur riche et ordinaire, suspension de salle à manger, Lanternes-vestibules, grand choix de Flambeaux, Lustres, Candélabres, Bras de cheminées, Bougeoirs, Porte-allumettes, Garde-cendres, Garde-étincelles, Chenets, Porte-pelles et Pincettes, Soufflets et Balayettes riches et ordinaires

LA GRANDE MAISON DE
CHAPPELLERIE
de RIVIER Secours
Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 50
A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'Eté et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, Italie, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpaga et couteil. Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrication.

BITTER
De LACAUX FRÈRES, de Limoges
Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Elixir péruvien Coca.
Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. (Extrait du Rapport du Dr Derrail).
Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant toutes les qualités de goût et d'hygiène. (Extrait du rapport de M. Bauger, chimiste.)

MALADIES DE LA PEAU
POMMADE Dermophile du Dr Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3/4 le pot. Dépôt ph. Seyvet, pl. Cr.-Roussé. Chez Cazeneuve et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon, Abonnet, pharmacien, cours Morand, 12.

ELIXIR ANTI-RHUMATISMAL
DE SARRAZIN-MICHEL, D'ALX
Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques
Gouttes, Lumbago, Sciaticque, Migraine, etc.
1/2 francs le flacon.
Dépôt à Lyon, M. FAIVRE, pharmacien, à St-Etienne, M. ARNAULT, pharmacien.
Dépôt principal de tous les Médicaments spéciaux
Entrepôt général de toutes les
EAUX MINÉRALES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES
Pharmacie des Célestins, 5, PLACE DES CÉLESTINS, 5

ELIXIRS PUY
Préparés par DUCHENEAUX, pharmacien
Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de débarrasser le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quel qu'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes les maladies chroniques.
L'Elixir n° 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que : bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, échauffement des gaires bilieuses, etc.
L'Elixir n° 2 est le purifiant le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgement de foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace de virus.
Dépôt chez PUY inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpenneaux, pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 54, M. VILLOLD pharmacien et herboriste. — Prix : 2 fr., 5 fr. 50 c. et 6 francs.

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES
Maison fondée en 1780
Quai de Parochevêché, 19, près le pont Nemours
Un des meilleurs Chocolats est le
CHOCOLAT-DONNEAUD
Usine de la Tête-d'Or, à Lyon

Mme CHRETIEN
De la faculté de médecine de Paris traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la STÉRILITÉ et ses diverses affections. — Mme Chretien compte quinze ans de succès qui dépassent toutes les prévisions, et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour.
Analyse des urines.
Consultations tous les jours de dix heures du matin à cinq heures du soir. 9, rue Bourbon, au 1^{er}.
DENTISTES AMERICAINS
Rue de Lyon, 32
LE BAUME DU BRÉSIL
Du docteur Penilleau de Paris, guérit sans trépan ni injection tous les écoulements anciens ou récents. 5 fr. le flacon. — Traitement opératoire sans mercure ; le plus efficace pour combattre les vices du sang. — 10 fr., notice gratis. — Dépôt, pharmacie Simon, 89, r. de Lyon

L'ORIENTALINE
Teinture instantanée ; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, Aux Grenettes, 34. — Grand modèle, 3 fr., petit modèle, 3 fr. 50.